

Idées

Nuit et brouillard sur le Rwanda

Jean Chatain

L'Humanité, 29 octobre 2004

Témoignage. Annick Kayitezi a survécu au génocide des Tutsi. À côté d'une réflexion sur la manière de dire l'indicible, sa traversée de l'horreur interpelle la fabrique officielle de la vérité.

Nous existons encore, Annick Kayitezi, Michel Lafon éditeur, octobre 2004, 260 pages, 18 euros.

« Oui, comment survivre à l'horreur ? Pour ma part, je ne compte pas en faire mon deuil un jour (...). Je suppose que faire son deuil, c'est accepter la mort des gens, concevoir qu'ils sont bien là où ils sont. Je ne sais pas... » Cette interrogation qu'Annick Kayitezi, adolescente rescapée du génocide des Tutsi au Rwanda (elle avait quatorze ans en 1994), se pose à elle-même lui est soufflée par l'exemple d'un écrivain « survivant » d'un autre indicible, celui d'Auschwitz : « Regardez Primo Levi, il a tout de suite écrit ce qu'il avait enduré et, après, il s'est suicidé. » Annick, elle, appréhende son récit comme un dilemme. « Je me contente de me réfugier dans un livre », écrit-elle (se reproche-t-elle ?) dans les premières pages de son témoignage. Avant de conclure : « Les projets perdurent, en priorité celui de fonder une famille. La culpabilité d'avoir survécu s'atténue. Désor-

mais d'autres sentiments, d'autres espoirs m'animent. Je n'ai pas oublié le passé, et je ferai en sorte qu'on ne l'oublie pas. Pour que de la répulsion qu'inspire la barbarie resurgissent les valeurs de ce qu'on appelle l'humanité. Notre condition d'êtres humains. »

La lecture de *Nous existons encore* est doublement déchirante. Par la matière même de ce qui est conté avec une retenue impressionnante : cent jours de tueries, dont émergent des images à jamais obsessionnelles (sa mère plongée dans le coma par les coups et achevée devant elle d'une pointe de baïonnette dans la poitrine). Par l'interrogation sous-jacente de la jeune femme sur elle-même, sa façon de conduire sa vie « d'après » et les motivations de ses moindres actes comme de ses relations avec autrui. On songe à ce qu'un autre rescapé de la déportation, Jean Cayrol, coauteur avec Alain Resnais du film *Nuit et brouillard*, désignait comme « la solitude la plus étrange que l'homme aura pu supporter, la plus effrayante puisque désertée, puisque tout visage humain paraît y être interdit ». Une phrase qu'Annick semble en partie démentir pour ce qui la concerne, assurant voir ce « visage humain » se reconstituer sous ses yeux grâce à un amour et des amitiés susceptibles

de faire de sa vie future autre chose qu'une survie.

Fin juin 1994, Annick est planquée dans un orphelinat de Butare, en pleine zone « Turquoise », celle installée par les militaires français et qui servira surtout à exfiltrer vers le Zaïre les génocidaires et leurs dirigeants. La présentant comme une employée de l'établissement, le directeur réussit à la faire inscrire dans le convoi de réfugiés partant vers le Burundi. Convoi encadré par des soldats français, lesquels s'arrêtent docilement à chaque barrage et laissent les miliciens chercher le ou la Tutsi qui se serait glissé dans les rangs des Hutu ainsi évacués. Un témoignage qui, après de nombreux autres, contre-

dit de plein fouet le discours officiel que n'a jamais cessé de tenir Paris : « Turquoise » aurait permis l'établissement d'une « zone humanitaire sûre » et, de ce fait, de sauver des milliers de vie. Cette hypocrisie a elle aussi un précédent : pour obtenir le visa d'exploitation de *Nuit et brouillard*, Alain Renaud et Jean Cayrol durent accepter une censure, celle d'un document photographique de 1941 exhibant le képi d'un gendarme français dans le camp de Pithiviers où étaient rassemblées les familles en attente de déportation ! Aujourd'hui comme hier, un certain discours unique tente de l'emporter sur la recherche de la vérité.